N° 817 CINQ CENTIMES Dimanche 28 Décembre 1890

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.
L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES ..... 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES ..... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS ..... 0 fr. 75 —
LOCALES ..... 1 fr. 00 —

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux bureaux du Journal, 12, rue du Vieil-Abreuvoir, à PARIS, à l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, à LILLE, à l'Agence Havas, 17, rue Faidherbe, à BRUXELLES, à l'Agence Havas, 2, place de la Bourse, et à LONDRES, à l'Agence Havas, 1, Copthall Buildings.

TÉLÉPHONE

Elections sénatoriales du 4 Janvier 1891
Candidats des Comités Républicains du
NORD
MAXIME LECOMTE
Docteur en Droit, Député du Nord

PAS-DE-CALAIS
HUGUET
Sénateur sortant, Ancien Maire de Boulogne-sur-Mer
CAMESCASSE
Commandeur de la Légion d'honneur, Ancien Préfet, Ancien Député du Pas-de-Calais
DÉPREZ
Cultivateur, Vice-Président du Conseil général, Député du Pas-de-Calais
BOUILLIEZ
Cultivateur, Conseiller général du Pas-de-Calais

CAMPAGNE RÉACTIONNAIRE

Les betteraves ont été surprises cette année par des gelées prématurées, donc il faut nommer au Sénat des candidats réactionnaires, tel est le beau raisonnement que tient la *Dépêche*, ajoutez à cet argument décisif quelques variations sur le Midi qui opprime le Nord et vous aurez tout le fond de cette argumentation élevée.

Il est vrai que dans le Midi les journaux de la Droite tiennent exactement le même langage et se plaignent de voir leurs intérêts assujettis à ceux du Nord.

Ils demandent aussi que des cléricaux soient envoyés siéger à la Chambre Haute parce que le phylloxera a détruit nos vignobles et qu'on impose à leur entrée en France les raisins secs et les vins d'Espagne.

Si bien que la réaction protectionniste dans nos régions est libre-échangiste dans le Sud, ennemie du pain cher dans les villes et pleine de sympathie pour des tarifs exceptionnels dans les campagnes.

Comment ces gens s'entendraient-ils entre eux s'ils étaient élus, c'est ce qu'ils négligent de nous dire, il est probable d'ailleurs, qu'ils ne s'entendraient pas, ou plutôt que s'ils s'entendaient, ce serait pour laisser de côté, aussitôt arrivés au pouvoir, les questions agricoles qui les divisent le plus pour se rejeter sur les questions politiques qui ne les divisent pas du tout, notamment sur la suppression de la loi scolaire et de la loi militaire.

Cet appel aux intérêts particuliers des individus, suivant les localités et les zones géographiques est bien la plus grande preuve d'impuissance et d'abaissement que puisse donner un parti d'opposition.

Incapable de se défendre lui-même par la force de ses doctrines, la qualité et le nombre des services rendus au pays, le voilà obligé d'appeler à son secours le nématode, le mildew ou l'oïdium, et à l'armée cléricale qui combattait pour lui il rêve de joindre la légion des bacilles et des végétations.

Ce ne sont plus les saints qu'on invoque, ce n'est plus à la protection bien impuissante du Sacré-Cœur qu'on s'adresse, l'allié du jour, celui qui a remplacé le brav' général et qui fera la trouée, c'est le champignon microscopique ou la virgule infinitésimale qui font le désespoir du cultivateur et ruinent le paysan.

Comment il s'agit de renouveler une assemblée politique considérable, l'un des principaux éléments du pouvoir législatif; les membres qui en feront partie siégeront pendant neuf ans sur ses bancs et pendant neuf années exerceront une influence prépondérante sur le développement intellectuel et moral de la nation, ils seront appelés à se prononcer sur ce qui est la vie même de la France, son avenir, sa fortune, sa gloire, son honneur, sa mission civilisatrice dans le monde et tout ce que la réaction trouve à agiter dans une circonstance si grave, le seul problème qui la préoccupe, l'unique soin de ses efforts c'est de rendre la République responsable des perturbations atmosphériques, c'est d'exploiter les malheurs publics, comme une raison suprême.

Est-il besoin de dire que la République s'est efforcée d'apporter à la crise tous les remèdes qui étaient à sa disposition ; est-il besoin de démontrer que l'Agriculture et l'industrie n'ont pas eu à à la Chambre de défenseurs plus actifs que les représentants de notre région, a-t-on oublié les services rendus par M. Pierre Legrand, par M. Maxime Lecomte ?

Si la mémoire des réactionnaires est courte, nous pourrions la rafraichir par quelques citations instructives et par la production de lettres nombreuses émanant de réactionnaires avérés et qui ne comptent pas parmi les personnages les moins importants du parti et dans lesquelles ces derniers remercialent chaleureusement nos députés de leurs efforts dévoués. Mais est-ce que nos concitoyens ne savent pas exactement à quoi s'en tenir?

Cette histoire est assez récente pour être connue de tous et la *Dépêche* se trompe étrangement si elle se figure qu'on peut impunément raconter les bourdes les plus invraisemblables à un corps électoral instruit et qui se tient au courant des moindres incidents de la vie parlementaire.

C'est vraiment lui supposer trop de confiance et de naiveté que de lui répéter à satiété, comme on le fait, qu'il suffira de nommer M. Hellin ou M. Dellisse pour modifier la loi sur les sucres et faire accorder des bonis, si la majorité républicaine, que ces élections n'ébranleraient certes pas, ne croyait pas ces modifications justes et nécessaires.

Si nous entrions dans le système de polémique adopté par la *Dépêche*, nous pourrions dire avec bien plus de raison qu'elle, que de pareils choix, bien loin de servir la cause des agriculteurs du Nord, ne pourrait que leur nuire.

Si le gouvernement de la République s'inspirait, en effet, dans ses décisions, de considérations et de sentiments aussi étroits, il serait tout naturellement amené à ne faire aucune concession à des contrées où il ne rencontrerait qu'une hostilité irréconciliable et serait certainement en droit de ne point leur sacrifier des régions qui lui donnent des majorités compactes et fidèles.

Mais poursa propagande progressiste la République n'a heureusement pas besoin de recourir à de pareils moyens d'intimidation, elle ne s'inspire dans sa conduite que de la justice et de l'intérêt général et c'est ce qui lui donne une si grande puissance d'expansion.

C'est ce qui lui a permis de repousser l'assaut de la réaction depuis vingt ans et de la réduire au rôle effacé qu'elle joue aujourd'hui après l'avoir forcée à abandonner toutes ses positions.

N'était-elle pas cette réaction monarchiste et cléricale ?

Elle a abandonné la monarchie, elle renonce à poser la question religieuse, il ne lui reste plus que les sucres, elle ne réussira pas davantage à tromper le pays qui l'a déjà condamnée à tant de reprises quand des problèmes bien autrement importants étaient soumis à son jugement.

Th. BERGES.

Le Réveil qui a, paraît-il, détaché à M. Hellin, ce coup de massue formidable ; « les blancs seront toujours les blancs » et qui, depuis n'a plus souflié mot du candidat de la *Dépêche*, le jugeant sans doute suffisamment assommé par la proclamation de cette éclatante vérité, s'étonne que nous n'ayons pas répondu à l'article que l'*Echo du Nord* a consacré à la louange de M. Tellier.

Nous pourrions lui faire remarquer que nous sommes maintenant à diriger notre polémique comme nous l'entendons et cette réponse peu courtoise ne serait pas sensiblement différente de celle qu'il nous faisait récemment quand nous nous montrions surpris de son indifférence à l'égard de M. Hellin.

Mais nous n'éprouvons aucune peine à nous expliquer et n'avons nullement besoin d'avoir recours à ce moyen dilatoire.

Entre deux candidats qui nous agréent aussi peu l'un que l'autre, mais dont l'un a fait une profession de foi républicaine, tandis que l'autre est nettement réactionnaire et clérical, nous choisissons celui qui nous paraît le plus redoutable et nous combattons d'abord la réaction.

Nous croyons qu'avant de nous occuper de nos dissentiments, il faut d'abord courir à l'ennemi commun.

Le *Réveil* pense sans doute autrement, et ne voit aucun danger à accentuer les divisions qui nous affaiblissent; libre à lui, mais c'est un terrain sur lequel il nous permettra de ne pas le suivre, les responsabilités qu'il comporte sont trop lourdes pour que nous les acceptions d'un cœur aussi léger.

Th. B.

NOS DEPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

Les Caisses de retraite

Paris, 26 décembre. — Voici le texte du projet de loi concernant les Caisses de retraite, de secours et de prévoyance, fondées au profit des employés et des ouvriers, que M. Jules Roche, ministre du commerce, a déposé à la Chambre.

Ce projet, qui a pour but de remédier aux inconvénients signalés par le jugement du tribunal correctionnel de Lyon sur l'affaire de Terre-Noire et par le jugement du tribunal de commerce de Paris sur l'affaire du Comptoir d'Escompte, devra être discuté dans le plus bref délai en raison de son urgence incontestable.

« Art. 1er. — En cas de faillite, de liquidation judiciaire ou de déconfiture, lorsque des retenues sur les salaires ont été opérées ou que des versements ont été reçus par le chef de l'entreprise, au profit d'une institution de prévoyance, les ouvriers ou employés sont admis de plein droit à en réclamer la restitution.

« Cette restitution est garantie par un privilège qui s'exerce conformément à l'article 2101 du code civil et immédiatement après celui des gens de service, ouvriers et commis pour leurs salaires.

» Ce privilège s'étend aux intérêts des sommes ainsi retenues ou reçues par le chef de l'entreprise. Ces intérêts seront calculés au même taux que celui fixé pour les Caisses d'épargne, au jour de la liquidation de l'entreprise.

« Art. 2. — La caisse des dépôts et consignations est autorisée à recevoir, à titre de dépôts, les sommes et valeurs appartenant ou affectées aux institutions de prévoyance fondées en faveur des employés et ouvriers. »

SUR LA TOMBE DE GAMBETTA

Paris, 26 décembre. — M. Etienne, sous-secrétaire d'Etat aux colonies, part demain pour Nice où il va déposer, comme tous les ans, une couronne sur la tombe de Gambetta pour l'anniversaire de la mort du grand patriote. M. Etienne se rendra de Nice en Angleterre.

M. O'BRIEN A PARIS

Paris, 26 décembre. — M. O'Brien est arrivé hier à Paris, en compagnie de sa femme retour d'Amérique où le champion de l'indépendance irlandaise était allé mener campagne en faveur de la cause agraire.

M. O'Brien doit rester quelques jours à Paris ayant à régler diverses affaires. On avait annoncé que le but principal de M. O'Brien en venant à Paris était de s'y rencontrer avec M. Parnell et y tenir conférence sur la situation actuelle de l'Irlande.

J'ai vu M. O'Brien et, d'après ce qu'il m'a dit, il n'a jamais été question d'une entrevue entre lui et M. Parnell, à Paris. M. O'Brien n'a même pas été prévenu de l'arrivée de M. Parnell.

M. O'Brien a ajouté à ces détails que la traversée qu'il venait de faire avait été des plus difficiles. Le brouillard empêchait le pilote d'aborder; il fallut que de nombreux coups de canon fussent tirés et que le service des sirènes fonctionnât pour que le remorqueur et le navire puissent se rencontrer. M. William O'Brien est en parfaite santé mais accablé de besogne.

Le scandale de Toulon

Toulon, 26 décembre. — M. Fouroux a été envoyé à Draguignan, où l'avaient précédé les trois autres inculpés, par le train de sept heures.

Il était accompagné d'un agent en civil qui avait fait monter dans une voiture à la sortie du Palais de Justice.

A la gare de Toulon, M. Fouroux a débarqué au quai des marchandises, pour déjouer les curieux pouvant se trouver dans les salles d'attente.

Longeant la voie ferrée, il est arrivé au quai d'embarquement, où il a serré les mains au chef de gare avec un aplomb imperturbable.

Puis, aviszest M. Vignes, commissaire spécial de police, il lui a demandé un abri dans son bureau, afin de se soustraire aux regards de quelques personnes.

Une foule entière dans ce bureau, avec un grand sang-gêne, il s'est fait servir à dîner au buffet.

Au bout de quelques minutes, il est sorti pour s'isoler.

L'agent l'avait perdu de vue et croyait à une fuite.

Il était dans tous ses états.

M. Fouroux est monté dans un compartiment de première classe avec l'agent.

Une pancarte : « loué » a aussitôt été apposée sur la portière.

D'autres accusés, devant comparaître aux assises du Var ont pris le même train.

Faits Divers Télégraphiques

De nos correspondants spéciaux

VOL DE DOCUMENTS. — Paris, 26 décembre. — Une grande émotion règne parmi la population française du Tonkin, au sujet de la publication par un journal d'instructions confidentielles adressées par M. Ribot, à l'explorateur Paire par l'intermédiaire de M. Brière. De l'enquête, il résulte que ces instructions auraient été dérobées dans le tiroir de M. Brière.

UNE EXPLOSION DANS UN SECTEUR ÉLECTRIQUE. — Paris, 26 décembre. — Ce matin, une explosion s'est produite dans les caves du secteur électrique de la compagnie Pont situées rue de la Verrerie. Trois employés ont été grièvement blessés. Une enquête est ouverte pour établir les responsabilités.

Nouvelles Étrangères

Banquets Révolutionnaires en Sicile

Palerme, 26 décembre. — Hier, grande soirée au Cercle socialiste en l'honneur de M. Fernand Grégoire, le révolutionnaire qui a donné asile à Padlewski à Paris. Accueil enthousiaste. Deux cents personnes assistaient à la réunion. L'acte de Padlewski a été hautement approuvé. Un toast porté au meurtrier de Sélivorstoff par un socialiste italien a soulevé un tonnerre d'applaudissements comparé par des cris de : Vive la révolte! Vive la fraternité des peuples! A bas les frontières!

Avant de lever la séance, les membres du cercle ont exprimé leurs sympathies pour tous ceux qui avaient aidé la fuite de Padlewski.

Aujourd'hui, M. Fernand Grégoire a assisté à un déjeuner offert par les représentants des trois cercles républicains, radicaux, socialistes; des toasts ont été également portés à la fraternité des peuples, à la paix universelle.

M. Grégoire arrêté

Palerme, 26 décembre. — M. Fernand Grégoire vient d'être arrêté, il sera expulsé demain.

Paris, 26 décembre. — On lit dans le *Jour* :

« Se fondant sur ce que M. de Labruyère et son compagnon ont laissé à Turin MM. Chavoix et Jouy en annonçant qu'ils se rendaient à Trieste, des agents français se sont rendus à Trieste et à Fiume, et ils ont constaté qu'aucun personnage répondant au signalement de Padlewski, dénoncé par les notes au police, même avec les corrections qu'y a apportées dans son récit de l'*Eclair* M. de Labruyère n'avait pu s'embarquer aux dates indiquées dans ucens des ports.

» Un autre, un peu mieux avisé, a pris le train de Turin à Genève, a cru relever la bonne piste, a cru même reconnaître Padlewski à Genève et l'a signalé au consul français.

» Comme on le sait, après avoir franchi la frontière franco-italienne, M. de Labruyère et ses compagnons se sont arrêtés à Turin.

» A Turin, que s'est-il passé? M. de Labruyère et le docteur Wolff se séparent des leurs compagnons se rendaient en toute hâte, Via *principe amedeo* 13, au siège principal de la Compagnie de navigation à vapeur la *Veloce*, dont le port d'attache pour les embarquements à destination de l'Amérique du sud est Gênes.

» Ils apprenaient là qu'ils arrivaient vingt-quatre heures trop tard pour que Padlewsky put s'embarquer immédiatement.

» En effet, le *Danube* de l'*Veloce*, capitaine Mascammi, avait levé l'ancre la veille.

» En outre, les départs pour le Brésil seulement, qui ont lieu régulièrement le 2 et le 28 de chaque mois, étaient suspendus provisoirement : le départ du *Thibet*, capitaine Bivera à destination du Brésil et de la Plata, qui devait avoir lieu le 14 décembre, était remis au 20 décembre.

» Cela ne faisait point l'affaire de Padlewski et de son suivant.

» Il était dangereux d'attendre encore seize jours en Italie, quelques soins que l'on eût pris de détourner l'attention d'un autre côté.

» Ils partirent néanmoins pour Gênes, ayant lieu de croire qu'ils pourraient trouver un navire en partance.

» On sait que M. de Labruyère a raconté, dans le but évident de dépister les recherches, qu'il avait conduit lui-même Padlewski à bord et qu'il ne s'était senti rassuré qu'après avoir vu le navire qui le portait disparaître à l'horizon.

» M. de Labruyère dut rejoindre ses compagnons le 5 décembre à Turin ; il rentrait à Paris le 6.

» Que s'était-il passé à Gênes ?

» A Gênes, Padlewski s'était trouvé en face de l'impossibilité démontrée de partir immédiatement pour l'Amérique du Sud.

» Le premier steamer à partir pour cette destination se trouvait entre la *Manille*, remplaçant le *Perseo* de la Compagnie Rubattino; et le partait que le 15, faisant d'ailleurs escale à Marseille.

» Padlewski prit alors le parti de s'embarquer sur un paquebot faisant le service des côtes de l'Italie ; il ne pensait que M. Labruyère ait présidé à cet embarquement.

» Là, en même temps, Padlewski avisait l'homme qui lui avait donné l'hospitalité à Paris, M. Fernand Grégoire, de son départ pour la Sicile ; M. Fernand Grégoire partait aussitôt pour l'Italie, et, lorsque les agents se présentaient à son domicile, Mme Grégoire pouvait leur répondre effectivement que son mari était absent.

» Elle prenait soin de leur indiquer qu'il était à Londres ; or, il était déjà à Messine, où il retrouvait Padlewski et où il parvenait à assurer son passage sur un navire de commerce.

» C'est probablement au moment précis où M. Grégoire venait de faire embarquer Padlewski à Messine, que M. de Labruyère se décidait à publier son récit de la sortie de France.

» On remarquera que c'est aussitôt après la publication de ce récit, mettons deux ou six jours après, c'est-à-dire vers le 20 courant, qu'ayant eu connaissance du récit de l'*Eclair* M. Fernand Grégoire est sorti de sa retraite et s'est fait connaître en Sicile pour l'ami de Padlewski et le complice de son évasion.

» A l'heure qu'il est, Padlewski, est bien mer, et assez près maintenant des côtes du pays qu'il a choisi pour sa retraite : la Plata ou le Vénézuéla. »

Rome, 26 décembre. — M. Grégoire vient d'être arrêté, il sera expulsé demain.

Paris, 26 décembre. — On lit dans le *Jour* :

« Se fondant sur ce que M. de Labruyère et son compagnon ont laissé à Turin MM. Chavoix et Jouy en annonçant qu'ils se rendaient à Trieste, des agents français se sont rendus à Trieste et à Fiume, et ils ont constaté qu'aucun personnage répondant au signalement de Padlewski, dénoncé par les notes au police, même avec les corrections qu'y a apportées dans son récit de l'*Eclair* M. de Labruyère n'avait pu s'embarquer aux dates indiquées dans ucens des ports.

» Un autre, un peu mieux avisé, a pris le train de Turin à Genève, a cru relever la bonne piste, a cru même reconnaître Padlewski à Genève et l'a signalé au consul français.

» Comme on le sait, après avoir franchi la frontière franco-italienne, M. de Labruyère et ses compagnons se sont arrêtés à Turin.

» A Turin, que s'est-il passé? M. de Labruyère et le docteur Wolff se séparent des leurs compagnons se rendaient en toute hâte, Via *principe amedeo* 13, au siège principal de la Compagnie de navigation à vapeur la *Veloce*, dont le port d'attache pour les embarquements à destination de l'Amérique du sud est Gênes.

» Ils apprenaient là qu'ils arrivaient vingt-quatre heures trop tard pour que Padlewsky put s'embarquer immédiatement.

» En effet, le *Danube* de l'*Veloce*, capitaine Mascammi, avait levé l'ancre la veille.

» En outre, les départs pour le Brésil seulement, qui ont lieu régulièrement le 2 et le 28 de chaque mois, étaient suspendus provisoirement : le départ de *Thibet*, capitaine Bivera à destination du Brésil et de la Plata, qui devait avoir lieu le 14 décembre, était remis au 20 décembre.

» Cela ne faisait point l'affaire de Padlewski et de son suivant.

» Il était dangereux d'attendre encore seize jours en Italie, quelques soins que l'on eût pris de détourner l'attention d'un autre côté.

» Ils partirent néanmoins pour Gênes, ayant lieu de croire qu'ils pourraient trouver un navire en partance.

» On sait que M. de Labruyère a raconté, dans le but évident de dépister les recherches, qu'il avait conduit lui-même Padlewski à bord et qu'il ne s'était senti rassuré qu'après avoir vu le navire qui le portait disparaître à l'horizon.

» M. de Labruyère dut rejoindre ses compagnons le 5 décembre à Turin ; il rentrait à Paris le 6.

» Que s'était-il passé à Gênes ?

» A Gênes, Padlewski s'était trouvé en face de l'impossibilité démontrée de partir immédiatement pour l'Amérique du Sud.

» Le premier steamer à partir pour cette destination se trouvait entre la *Manille*, remplaçant le *Perseo* de la Compagnie Rubattino; et le partait que le 15, faisant d'ailleurs escale à Marseille.

» Padlewski prit alors le parti de s'embar-

Feuilleton de *l'Avenir de Roubaix-Tourcoing* 91

Mortes et Vivantes

DEUXIÈME PARTIE

LES FILLES

A trois heures, une voiture s'arrêta à la porte, une de ces voitures au mois qui se reconnaissent tout de suite, à la tenue du cocher, aux chevaux, à l'ensemble de l'équipage auquel manque ce chic — il n'y a pas d'autre mot pour rendre l'idée — qui caractérise les équipages de maîtres, les vrais, les raffinés. Il en descendit deux dames.

Césarine, qui flânait à la fenêtre, les aperçut de côté et éprouva un soubresaut auquel personne ne prit garde.

La jeune fille était au courant des nouveautés de Paris, des cancans, des scandales, des spectacles, dans le train, en un mot, comme on dit en argot mondain.

Riche et libre, elle allait souvent passer un soirée au théâtre. Les cirques surtout étaient favoris de ses préférences.

Bien d'autres sont comme elle et partagent ce goût très naturel.

Le cirque, quoi qu'on en dise, offre certaines avantages et surtout celui de ne pas fatiguer l'esprit.

On aura beau médire des cerceaux, connus depuis les Romains, des exercices cent fois répétés, des clowneries antiques et fort peu rajeunies, tant que le monde vivra, on prendra plaisir à ces jeux où, en somme, les écuyers et les acrobates risquent leur peau et pour lesquels il faut une adresse et une vigueur qui jouiront toujours du privilège d'enthousiasmer les foules.

— Mais c'est la petite Lorenz, pensa Césarine.

Elle n'avait pas eu le temps d'apercevoir la dame qui l'accompagnait.

Quand elle entra dans le salon, Césarine demeura pétrifiée.

Cette femme ressemblait à s'y méprendre à Jeanne Baudru.

Peut-être était-elle un peu plus forte, moins mièvre et moins fatiguée, mais c'était la même taille, la même distinction, la même peau blanche et mate, les mêmes cheveux châtains très abondants, roulés en grosses nattes, les mêmes traits, le même visage, la même personne en un mot.

L'ensemble était d'une ressemblance saisissante, inouie.

Césarine s'avança au-devant de la jeune fille.

— Vous désirez!... demanda-t-elle.

— Deux costumes, dit la cliente avec un accent légèrement étranger.

Elle prononçait costumes.

La première aurait pu crier comme à l'ordinaire : — Mademoiselle Raimbaud ; on mademoiselle Jacquet, voyez donc! Mais elle n'appela point de vendeuses et dit simplement :

— Si ces dames veulent me suivre.

Elle se croyait sous le coup d'une hallucination et voulait constater son erreur.

Une telle similitude de deux femmes était impossible.

Tout à coup elle pensa à la Roselli qu'elle n'avait pas vue encore à l'Eden, mais dont les photographies étaient exposées les vitrines des marchands d'estampes.

C'était elle... certainement ce ne pouvait être qu'elle.

Cet être réflexion lui vint aussitôt à l'esprit :

— Comment ne s'était-elle pas aperçue de la ressemblance des portraits avec Jeanne Baudru ?

Cette idée la tourmentait.

Cependant elle s'occupait des deux jeunes femmes.

La Roselli commandait avec l'insouciance des acheteuses dont la bourse est bien garnie ou dont les protecteurs payent les fantaisies.

— Une robe d'abord pour toi, dit-elle à l'aînée.

— Pour Mlle Lorenz? insinua Césarine avec un sourire.

— Vous me connaissez? interrogea la fille de Simonette.

— Je vous ai applaudie au Nouveau-Cirque. C'est très hardi, ce que vous faites, très périlleux.

— Oh ! dit modestement la jeune fille, l'habitude !

Césarine lui offrait des étoffes avec cette autorité de la marchande dont le goût s'impose.

— Voilà ce qu'il vous faut, disait-elle pour le jour ce sera très bien.

La Roselli voulait aussi un manteau très chaud pour sa sœur.

— Figurez-vous qu'elle n'a rien à se mettre pour sortir après ses exercices. C'est imprudent. On attrape en deux temps une fluxion de poitrine, et adieu la jolie fille !

Elle s'exprimait avec une crudité de termes qui seraient son éducation promenée d'un endroit à l'autre, parmi des troupes ambulantes. Elle disait des choses accentuées, mais sans grossièreté, très simplement ; rien ne pervenait à altérer la distinction de ses traits et de son port de reine.

Césarine l'admirait et toujours sa pensée se reportait à l'autre, à la frêle ouvrière qui chiffonnait des étoffes à deux pas de là, à genoux devant ses mannequins d'osier qui soutenaient les jupes.

La patronne causait avec des clientes.

Elle ne pouvait s'empêcher de trouver la danseuse de l'Eden était dans les salons, elle s'approcha, curieuse comme toutes les filles de leur sexe, pour se mêler à la conversation.

La Roselli lui semblait d'autant plus intéressante qu'une de ses amies venait de lui apprendre que, depuis quelque temps, la ressemblance était maîtresse du comte de Vaunoise.

Or, le comte de Vaunoise était très connu chez Laure.

Il y avait payé plus d'une note, non pour la comtesse qui les acquittait elle-même, mais pour des mondaines de diverses catégories avec lesquelles il se montrait magnifique aux dépens de sa femme.

Laure était alors une grande blonde aux cheveux teints, aux dents réparées, aux traits fortement maquillés, mais toujours présentable, grâce aux expédients connus qu'elle mettait en œuvre avec un art infini.

A l'aspect de la Roselli, elle recula d'un pas.

Comme Césarine, elle crut voir son ouvrière lui apparaître sous un déguisement.

Après quelques banalités, elle se dirigea vers les étoffes.

— Mademoiselle Baudru !

Jeanne fut tirée en sursaut de ses pensées par cette voix impérieuse et cassante.

— Mademoiselle ? dit-elle en accourant.

— Venez.

Lorsqu'elle fut auprès des deux étrangères :

— Mademoiselle Césarine, dit Laure, on essayera les vêtements de madame sur mademoiselle Baudru. Elles ont exactement la même taille et, c'est renversant, presque le même visage.

La patronne avait adroitement ménagé son effet.

Les deux jeunes filles se regardèrent au même instant et jetèrent un cri de surprise.

Leur image n'eût pas été mieux reflétée par un miroir.

Un entraînement instinctif les poussa l'une vers l'autre.

Elles firent chacune un pas en avant et s'arrêtèrent.

— Voyez donc, Césarine, dit la patronne, quelle prodigieuse ressemblance.

— Vous êtes Française, mademoiselle, demanda la Roselli, revenue la première de son étonnement.

— Oui, mademoiselle.

— Vous vous appelez?

— Jeanne... Jeanne Baudru.

— C'est curieux, moi aussi je m'appelle Jeanne... Giovanna... Solari, comme ma sœur Rosa. La Roselli est un nom de théâtre.

Jeanne Baudru fut frappée de cette nouvelle coïncidence.

La danseuse s'appelait Giovanna... Elle avait sa voix, ses traits, son nom !...

— Vous êtes née en Italie? reprit elle timidement.

— Oui, près de Monza... Mon père était aubergiste. Il est mort ; notre mère aussi et nous avons quitté le pays très jeunes... Depuis, notre histoire n'est pas belle...

Jeanne Baudru pensa que la sienne n'était pas plus brillante, mais elle ne le dit pas.

— Vous ne m'avez jamais vue? demanda la Roselli.

— Jamais.

— Vous n'allez donc pas au théâtre?

— Non.

— Pourquoi?

— Je ne suis pas assez riche.

La danseuse fut très étonnée.

— Il ne sera pas dit que vous me remboserez à ce point et que nous ne nous reverrons plus, fit-elle. Voulez-vous me permettre de vous envoyer des billets?

— Certes.

— Où demeurez-vous?

Jeanne sourit d'une certaine façon.

— Si je n'ai pas eu le plaisir de vous voir, dit-elle, j'ai bien souvent entendu prononcer votre nom. De la fenêtre de ma chambre, j'aperçois celles de votre appartement.

— Alors vous êtes ?...

— Près de vous.

— Rue Saint-Augustin ?

— Justement.

— Eh bien ! ce sera très commode. Au revoir !

Jeanne allait s'éloigner.

La danseuse lui dit d'un ton caressant :

— Voulez-vous me donner la main ?

L'ouvrière la regarda avec des yeux si doux que l'Italienne lui jeta ses bras autour du cou et de ses lèvres effleura le front de Jeanne.

Deux sœurs qui s'embrassent! fit-elle gaiement.

Et s'adressant à Rosa :

— Tu n'es pas jalouse au moins, toi ?

L'acrobate secoua la tête et dit en italien :

— Il y a assez d'eau au ruisseau pour deux verres. Pourvu qu'il m'en reste de quoi boire, je suis contente.

Quand elles s'en allèrent, elle aperçut l'ouvrière qui les suivait de son regard amical, plein d'émotion et d'intérêt.

Dans la voiture elle dit à sa sœur :

— Elle est bien belle, car elle te ressemble! mais est-elle aussi bonne que toi?

— Oui, répliqua Giovanna, où son visage moulait.

Il ne mentait pas.

Jeanne avait un cœur d'or, tendre et généreux comme celui de sa mère.

L'atelier, ce jour-là, se ferma de bonne heure.

Elle prit le tramway et s'en alla à cette odieuse route de la Révolte qu'elle redoutait.

Il y avait huit jours qu'elle n'avait pas vu la vieille Marianne, au cours Théodore de Bordru.

L'emballeur était tout triste de son départ.

Depuis qu'elle ne revenait plus au logis, il lui manquait quelque chose. Il buvait moins et travaillait davantage. Thérèse, de son côté, souffrait et ne sortait plus. Jeanne avait tout lui donner son argent et l'envoyer dans le Midi, sous prétexte d'un travail obstiné.

La mère soignait la malade avec dévouement.

La famille n'était pas gênée, mais l'argent régnait dans la maison.

D'abord, il y avait le reste des cinq cents francs de Davidson et Jeanne était presque riche !

Tout ce qu'elle avait n'était-il pas à eux autant qu'à elle?

A dix heures, elle reprit le chemin de Paris.

Baudru l'accompagna jusqu'à la barrière.

Quand il rentra, mère et malade, sa femme lui dit :

— C'est notre bon ange qui s'en va.

Elle ne se trompait pas.

XXII

SUR LA PENTE

L'auberge de Lucc et de Simonette est toujours debout.

C'est un bâtiment long, couvert en tuiles rouges et gâté à l'extrême. Deux chemins bordent les maisons s'espacent sur deux côtés de l'ancienne route de Monza à Bergame.

Une madone en terre cuite est sur le chemin bien est enfoncée dans une niche creusée de la porte d'entrée.

Si parfois elle voyait ce qui se passe dans la maison, elle se voilerait la face.

L'auberge glande sous son patronage et le rendez-vous de tous les vagabonds, voleurs et bohémiens qui circulent de village en village.